Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 43 (2006)
Heft: 1688

Artikel: L'idéologie brouille l'analyse
Autor: Genecand, Benoit
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1009010

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Eugen ou les enfants au pouvoir

Mein name ist Eugen de Michael Steiner s'achève à bord d'un vol Swissair. Là, où s'épuisait la nostalgie de *Grounding* du même réalisateur: dans un ciel immaculé habité par les avions de l'ancienne compagnie «nationale». Nostalgie conquérante d'un temps seulement fantasmé par le cinéaste proche de la quarantaine. Alors l'horizon peut s'étirer à l'infini et remplir l'écran en cinémascope. Car Hollywood - le versant euphorique, insouciant de la mélancolie *made in Switzerland* - hante cette aventure simple comme une histoire d'enfants à la poursuite du roi des fripouilles, explorateur hors pair, bien avant Indiana Jones ou Harry Potter. Ainsi le scénario traduit, adapte, malaxe le livre à succès de Klaus Schädelin, publié en 1955 à Zurich. Frère de Heidi, vis-à-vis du petit Nicolas parisien, Eugen ravit les Suisses alémaniques d'après guerre comme les citadins d'aujourd'hui adeptes du *globish*. En 50 ans, il s'en est vendu 200 000 copies. Et ça continue au rythme d'un ou deux milliers par année. Bref un livre populaire pour une pellicule populaire.

La cavale de quatre enfants - Eugen, Franz, Edouard et Bäschteli, autrement dit le conteur qui s'annonce et se raconte, le rêveur un peu casse-cou un peu don juan, le gros inusable et le petit pleurnichard, pris au jeu des caractères contraires et complémentaires, comme dans toute comédie digne de ce nom - célèbre la vitalité volcanique de l'adolescence dans la joie cinéphile d'une production prête à tout. Lancé dans un tour de Suisse bancal - de Berne au Tessin, au cours d'un va-et-vient compulsif sur les rampes du Gothard, pour atteindre Zurich suivant une géographie du détour, à mille lieues des transversales en ligne droite, *Mein Name ist Eugen* use et abuse du cinéma. Si l'histoire piétine le vrai et le faux, le film mélange les genres, retourne les regards, contamine les formules. Le raccourci fait merveilles, le roman-photo chasse le plan séquence, l'animation envahit la chair des comédiens, la miniature singe la nature, le ralenti se moque de sa mauvaise réputation et Zurich peut se métamorphoser en Los Angeles, le temps d'une plongée nocturne tellement, Metro Goldwin Mayer.

Et puis il y a la Suisse, impossible comme une contrefaçon. Surtout dans sa version romande, avec des langues et des accents collés à tort et à travers sur les Bernois, les Zurichois et les Tessinois qui peuplent le longmétrage. Sans parler des années soixante, cadrées au plus près du mythe - bien-être et consommation de masse au cœur des Alpes, gardiennes de la patrie - une fois gommé le pays de la surchauffe, de l'immigration, de la formule magique et de la paix du travail. Finalement, le film épouse l'action - des corps bandés et un récit pyrotechnique - et s'y tient jusqu'à la fin, multipliée, différée habilement pour faire durer le plaisir. Car nous sommes tous de grands enfants. *md*

Courrier

L'idéologie brouille l'analyse

Domaine Public est un journal de gauche qui s'efforce de décrire la réalité telle qu'elle est. Un positionnement assumé sur l'axe idéologique qui n'empêche pas, voire qui rend possible, l'honnêteté intellectuelle. Un peu le pendant de la *NZZ* si l'on veut. L'exercice est difficile et demande de la rigueur: il est tellement tentant de choisir les raccourcis qui confirment l'idéologie.

L'article *Ce n'est pas la régulation qui fait le chômage* (*DP* n° 1686) n'évite pas cet écueil. Pour démontrer sa thèse, l'auteur, Jean Christophe Schwaab, nous renvoie à une enquête de l'OCDE. Or, à première lecture, le tableau semble bien montrer que les pays qui régulent le moins ont le chômage le moins élevé (Etats-Unis, Grande-Bretagne, Suisse et Danemark). Les exceptions relevées ne font pas disparaître la corrélation.

Dans son élan, Jean Christophe Schwaab nous dit ensuite: «l'emploi est […] influencé […] par la politique monétaire ou la politique conjoncturelle qui jouent un rôle beaucoup plus important.» La thèse est ici que la Banque centrale et/ou le gouvernement peuvent influer durablement sur le taux de chômage en augmentant les liquidités et/ou les dépenses publiques. Thèse aussi répandue que contestée. Le problème est que l'auteur ne prend pas la peine de tenter une démonstration, créant une asymétrie dans son discours: d'un côté l'usage (au moins apparent) de la rationalité pour évacuer l'opinion idéologiquement inacceptable, de l'autre, l'affirmation non démontrée que les thèses idéologiquement correctes sont vraies ou, pour reprendre ses termes, «qu'elles jouent un rôle beaucoup plus important».

Voici pour ma contribution critique de lecteur fidèle. Permettez-moi un mot encore sur le fond.

Si une (grande) partie de la gauche rejette la flexibilisation des conditions contractuelles qui lient employeurs et employés, c'est parce qu'elle peine de plus en plus à appréhender l'économie dynamique. Le jeu n'est pas à sommes nulles, le gâteau nullement défini une fois pour toutes, ni en quantité, ni en qualité.

La flexibilité permet le déplacement, la fluidité: du monde agricole vers l'industriel, puis le tertiaire avec de multiples péripéties intermédiaires. On n'a pas vu beaucoup de patrons créer des entreprises prospères et durables en licenciant n'importe qui, n'importe quand, n'importe comment.

On a vu en revanche nombre d'entreprises péricliter en s'accrochant à un produit ou un service dépassé. Et dans ce cas, protection ou pas, les emplois n'y survivent pas.

Benoît Genecand, Genève